



HAL
open science

**Compte rendu de Silvia D’Intino & Sheldon Pollock (dir.),
”L’espace du sens – Approches de la philologie indienne * The
space of meaning – Approaches to Indian Philology”, Paris,
Collège de France, Publications de l’Institut de civilisation
indienne (fasc. 84), 2018**

Emilie Aussant

► **To cite this version:**

Emilie Aussant. Compte rendu de Silvia D’Intino & Sheldon Pollock (dir.), ”L’espace du sens – Approches de la philologie indienne * The space of meaning – Approaches to Indian Philology”, Paris, Collège de France, Publications de l’Institut de civilisation indienne (fasc. 84), 2018. 2020. <hal-03155009>

HAL Id: hal-03155009

<https://hal.science/hal-03155009v1>

Submitted on 1 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Silvia D'Intino & Sheldon Pollock (dir.), *L'espace du sens – Approches de la philologie indienne* * *The space of meaning – Approaches to Indian Philology*, Paris, Collège de France, Publications de l'Institut de civilisation indienne (fasc. 84), 2018, ISBN 978-2-86803-084-9, 574 pages.

Ce volume réunit – et prolonge – les travaux¹ présentés lors du colloque « Enjeux de la philologie indienne : éditions, traditions, traductions/transferts * Issues in Indian Philology : Editions, Traditions, Translations/Transfers », organisé à Paris, en décembre 2016, par Lyne Bansat-Boudon, Jean-Noël Robert et Silvia D'Intino. Réalisé sous la direction de cette dernière et de Sheldon Pollock, avec la collaboration de Michaël Meyer, l'ouvrage se compose d'un avant-propos par S. D'Intino, d'une copieuse introduction par Sh. Pollock et de quatre sections thématiques, celles-là mêmes structuraient le colloque de 2016 : 1) Études védiques et pāṇinéennes (six contributions) ; 2) Philologie/philosophie (quatre contributions) ; 3) Épopées, traditions savantes (cinq contributions) ; 4) Modèles culturels : écrire, traduire, transposer (cinq contributions). Un index général clôt le tout.

Le volume s'ouvre donc sur une introduction signée de Sheldon Pollock, « 'Indian Philology' – Edition, Interpretation, and Difference ». Partant du constat qu'il n'y a jamais eu de réflexion collective (comprendre : à l'échelle du monde) consacrée à « la philologie », Sh. Pollock suggère plusieurs pistes pour initier cette saisie : doit-on parler de *la* philologie ou *des* philologies ? comment comprendre et, surtout, dépasser cette tendance au long cours qui cherche à séparer les deux « briques de base » de la philologie, l'édition et l'interprétation ? comment l'histoire de la/des philologie(s) impacte-t-elle sa/ses pratique(s) actuelle(s) ? C'est principalement à ces deux dernières questions, resserrées autour de la philologie sanskrite, que Sh. Pollock consacre son essai. Après avoir décrit, à grands traits, le modèle général de *la* philologie, il s'attache à montrer en quoi la philologie sanskrite telle que pratiquée en Inde s'y conforme et en quoi elle s'en différencie. Sh. Pollock situe l'apparition du commentaire philologique (i.e. qui travaille la *textualité* de l'œuvre commentée, non son *argumentation* – ce qui, du reste, n'est pas toujours aisé à démêler) à la fin du 1^{er} millénaire, dans le domaine de la poétique et de la littérature épique. Il constate que si les textes donnent clairement à voir l'activité d'édition des commentateurs – qui vise plus l'accrétion que l'expurgation – rares sont ceux qui révèlent l'existence d'une pratique réflexive afférente à cette activité. Du côté de l'interprétation, technique qui s'enracine dans l'herméneutique védique (*Mīmāṃsā*), il s'agit surtout de mettre au jour les références intertextuelles ainsi que l'unité et la cohérence textuelle (ce qui présuppose que le texte est l'œuvre d'un seul auteur, qu'il est cohérent et auto-suffisant). En cela, la philologie sanskrite se conforme au modèle général. Certaines spécificités de la culture indienne l'ont néanmoins contrainte à suivre d'autres voies. À commencer par la transmission orale des textes : étonnamment absente des débats de lettrés durant la période prémoderne, elle explique sans doute en grande part la richesse des variations textuelles qui, de surcroît, ont souvent été préservées. Mais tous les genres textuels n'ont pas été impactés de façon égale et une analyse approfondie des processus de transmission des textes sanskrits, entre autres, reste à mener (rappelons tout de même l'existence du volume collectif dirigé par Gérard Colas et Gerdi Gerschheimer, *Écrire et transmettre en Inde classique*, publié en 2009 dans la série des études thématiques de l'EFEO). La régionalisation des recensions est un autre trait typiquement indien. Quant à savoir si l'histoire de la philologie marque sa pratique actuelle, l'auteur répond par l'affirmative car, écrit-il, comprendre « le sens » d'un texte, ce n'est jamais qu'amener à l'unité, en les rassemblant, les *différents sens* que ledit texte a pu revêtir au cours de son histoire, une conception du sens qui ne manquera pas de parler aux linguistes. L'essai de Sh. Pollock reprend, pour une large part, des réflexions qu'il a développées dans des travaux

¹ On note qu'une communication présentée lors du colloque n'a pas été publiée.

antérieurs (notamment Pollock 2014, 2015a et 2015b²) ; sa lecture n'en reste pas moins stimulante.

Charles Malamoud inaugure la section « Études védiques et pāṇinéennes » avec un article intitulé « Les saisons et les eaux – Remarques sur le premier prapāṭhaka du *Taittirīya-Āraṇyaka* ». La « question philologique » – pour reprendre les mots de l'auteur – que pose le premier livre du *Taittirīya-Āraṇyaka* (TĀ) est celle de la « fracture » qui divise les quatre variantes de l'*agnicayana* enseignées dans le *Taittirīya-Brāhmaṇa* et la cinquième qu'enseigne le TĀ. Le feu Āruṇaketuka – dont traite le TĀ – a la particularité d'être installé dans un autel fait de briques d'eau. Le rituel auquel donne lieu la construction de cet autel revêt, à la différence des quatre autres, une dimension « mentale » insolite : les poignées d'eau, au moment où elles sont versées, deviennent, par la force de l'esprit, des briques. La singularité de ce cinquième feu, et du rituel qui s'y rattache, tient aussi aux spéculations qu'il génère sur le découpage d'unités discrètes dans un fluide, ainsi que sur les divisions du temps. Dans son article « Lire le *Ṛgveda* avant Sāyaṇa », Silvia D'Intino revient sur un pan quelque peu négligé, en Occident, du moins, de l'histoire de l'interprétation védique. Après avoir rappelé les grandes lignes du bilan que Renou dressait, en 1928, de la « philologie védique » (le commentaire, central, de Sāyaṇa, puis les travaux des premiers exégètes occidentaux), l'auteure donne à voir de « nouveaux » repères, essentiels pour la reconstruction d'un autre *horizon de rétrospection*³, celui de l'histoire de la réception du *Ṛgveda* (RV) avant Sāyaṇa : Skandasvāmin et son attachement à la consistance sémantique du RV, Veṅkaṭamādhava, sa tension vers l'usage courant de la langue et le primat qu'il accorde à l'unité phrastique. C'est à un autre épisode de l'histoire de l'interprétation védique – ou à un acte que d'aucuns voudraient tel – que s'intéresse Cezary Galewicz dans son étude « The Rājapur Manuscript of Bhaṭṭoji's *Vedabhāṣyasāra* ». Ce manuscrit, seul témoin – qui nous soit parvenu – d'un texte intitulé *Vedabhāṣyasāra*, a été découvert près de Rājapur au Mahārāṣṭra, puis édité en 1947 à Bombay. Composé – on ne sait trop quand – par Bhaṭṭoji Dīkṣita, principalement connu pour ses travaux relatifs au Vyākaraṇa, il consiste en un commentaire condensé (*sāra*) de ce que Bhaṭṭoji nomme le *vedabhāṣyamahārṇava* (« océan des commentaires védiques »), et qui est probablement le commentaire composé par Mādhava-Sāyaṇa. Quelle était donc l'intention de Bhaṭṭoji lorsqu'il composa ce texte resté, par ailleurs, inachevé ? Critiquer à demi-mots la conception du *bhāṣya* védique de Mādhava-Sāyaṇa ? Démontrer qu'aucun texte ne saurait résister à son expertise grammaticale ? L'auteur envisage plusieurs explications possibles de l'« intervention intertextuelle » du grammairien. De grammaire, il est aussi question dans l'article de Madhav Deshpande, « Re-Viewing the Tradition – Language, Grammar and History ». L'auteur y prolonge une réflexion initiée de longue date, et à laquelle il a consacré de nombreux travaux. Que signifie « commenter la grammaire de Pāṇini » ? Patañjali et Bhaṭṭoji Dīkṣita faisaient-ils – mais aussi, s'autorisaient-ils à faire – la même chose ? dans le même but ? Comment traitaient-ils l'héritage légué par leurs prédécesseurs ? La réflexion, multiforme, que suscitent ces interrogations permet d'élargir encore l'horizon : en quoi ce que nous savons des grammairiens indiens du sanskrit et de leurs pratiques nous renseigne sur *leur* conception a) de l'histoire en général et b) de l'histoire de la langue qu'ils s'attachaient à décrire ? Quelle place *notre* façon de reconstruire l'histoire de cette discipline accorde-t-elle à cette conception ? Dans son essai « *Karman* – Esquisse d'une syntaxe traditionnelle de la langue sanscrite », Edwin Gerow soulève aussi cette question du prisme culturel, mais en l'ancrant à la notion de « syntaxe ». Au cœur de cette « syntaxe », le *karman*, entité biface (acte et résultat), bidimensionnelle

² 2014 « Philology in Three Dimensions », *Postmedieval – A Journal of Medieval Cultural Studies* 5, p. 398-413 ; 2015a « Introduction », dans *World Philology*, éd. par S. Pollock, B. Elman et K. K. Chang, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, p. 1-24 ; 2015b « What was Philology in Sanskrit », dans *World Philology*, éd. par S. Pollock, B. Elman et K. K. Chang, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, p. 114-136.

³ Je reviendrai sur cette notion dans ma conclusion.

(grammaire et cosmos), qui se prête à de multiples variations. Maria Piera Candotti clôt cette première section avec une étude consacrée au « rôle des commentaires dans la transmission et construction d'un texte et leur représentation dans le savoir contemporain ». L'auteure y développe une réflexion autour de ce qu'est « un texte » dans le domaine de la littérature technique (*śāstra*) – grammaticale, en l'occurrence. Dans ce contexte, la source de l'autorité peut ne pas être limitée au « texte » mais dériver du « système » dont le texte fait partie et que constituent a) la tradition dans laquelle s'inscrit ledit texte, b) le texte « en soi » et c) tout ce qui s'élabore dans et par sa transmission. Cette organisation du savoir engendre un mouvement de co-construction à plusieurs voix, notamment entre texte source et commentaire(s), qui interroge inévitablement le statut de ces textes et ses évolutions. Les *Vārttika* de Kātyāyana fournissent à M. P. Candotti un cas d'étude particulièrement fécond.

C'est sur cette même question de la co-construction d'une tradition textuelle et de son exégèse que s'ouvre la section « Philologie/Philosophie », avec l'essai de Lyne Bansat-Boudon, « Enjeux spéculatifs de la philologie en contexte indien – Exégèse et fabrique du texte dans les *Spandakārikā* et le *Nirṇaya* ». À travers une analyse très poussée du *Nirṇaya* de Kṣemarāja afférent aux vers 1, 52 et 53 des *Spandakārikā* (SpK) de Vasugupta (la « mise en mots “humains” des *Śivasūtra* »), l'auteure invite à une approche spéculative de la philologie, qu'elle considère comme examen du processus d'écriture. Elle montre comment Kṣemarāja, exégète mais aussi auteur, poète et *suprabuddha*, entrelace, en un geste virtuose, fabrique du texte et spéculations śaiva sur la parole, l'enjeu ultime étant d'établir la suprématie du monisme śaiva sur les doctrines rivales. L'étude s'achève sur une annexe de quatre pages consacrée au concept de *vaikharī*. Le dialogue « Philologie/Philosophie » se prolonge ensuite dans la sphère bouddhique. Dans sa contribution « Yamāri and the Order of Chapters in the *Pramāṇavārttika* », Eli Franco revient sur un « cas d'école » de la philologie bouddhique : l'ordre des quatre chapitres qui composent le *Pramāṇavārttika* (PV) de Dharmakīrti, supposé commenter le *Pramāṇasamuccaya* (PS – qui compte six chapitres) de Dignāga. Une petite révolution a tout dernièrement bouleversé les lectures traditionnelles de l'œuvre de Dharmakīrti : la découverte récente d'un manuscrit sanskrit du *Pramāṇavārttikālaṅkāraṭīkā Supariśuddhā* de Yamāri (première moitié du XI^e s.) afférent au chapitre du *Pramāṇavārttikālaṅkāra* consacré à la *Pramāṇasiddhi*. Où l'on apprend que le PV ne commente pas le PS mais les paroles du Bouddha (l'ordre des chapitres est donc tel que l'avait voulu Dharmakīrti) et que l'inachèvement du PV n'aurait d'autre cause que l'indolence et le grand âge de son auteur. Cette lecture renouvelée de l'histoire de l'œuvre de Dharmakīrti est aussi l'occasion, pour E. Franco, de prolonger quelques-unes des réflexions présentées par Sh. Pollock dans son introduction. La contribution de Vincent Eltschinger, « From Commentary to Philosophy, or *Lectio* and *Disputatio* in Indian Buddhist Commentarial Literature », s'attache à montrer comment, à l'instar de la *disputatio* de l'Europe médiévale latine, la philosophie bouddhiste s'est aussi construite à travers l'exercice du commentaire. La mise au jour des contradictions, la formulation des objections qu'elles soulèvent ainsi que celle des réponses à ces objections ont façonné un type de discours philosophique que certains penseurs bouddhistes indiens, tel Vasubandhu, sont allés jusqu'à théoriser. Les annotations interlinéaires ou figurant à la marge des textes constituent un autre champ d'étude vers lequel pourraient converger philologie indienne et philologie des manuscrits de l'Europe médiévale. Si l'étude des « gloses » est bien connue, et depuis longtemps, des médiévistes, l'indologie « classique » ne s'y est que peu intéressée jusqu'ici. Dans son article « For an Indian Philology of Margins – The Case of Kashmirian Sanskrit Manuscripts », Isabelle Ratié nous donne un aperçu de l'intérêt que représente l'étude des annotations « marginales » figurant dans les manuscrits sanskrits du Cachemire, en prenant, pour point de départ, l'*Īśvarapratyabhijñāvivṛti* d'Utpaladeva. Ces annotations se révèlent être de précieux outils dans la reconstruction de l'histoire de certaines traditions savantes (en l'occurrence celle de la *Pratyabhijñā*) : elles

portent à notre connaissance des fragments de textes qui ne nous sont plus accessibles, elles nous aident à comprendre pourquoi certains textes, et non d'autres, ont été copiés, elles dévoilent certains aspects pratiques de la vie intellectuelle indienne.

La troisième section du volume, « Épopées, Traditions savantes », rassemble cinq contributions. John Brockington, dans son article « Regions and Recensions, Scripts and Manuscripts – The Textual History of the *Rāmāyaṇa* and *Mahābhārata* », dresse un bref état des lieux de la philologie des textes épiques sanskrits, en revenant sur les apports et limites des éditions critiques du *Rāmāyaṇa* (Bhatt et Shah, 1960-75) et du *Mahābhārata* (Sukthankar *et al.*, 1933-66). C'est à une toute autre lecture du *Mahābhārata* – de la *Bhagavadgītā* plus précisément – que s'intéresse Judit Törzsök dans sa contribution « Abhinavagupta on the Epic – Some Remarks on the *Gītārthasaṃgraha* and its *Mūla* ». Où l'on voit comment Abhinavagupta, dans un respect absolu des contraintes conventionnelles qu'impose l'exercice exégétique, parvient à transformer le texte épique vaiṣṇava en un traité philosophique (*śāstra*) promouvant la doctrine du śivaïsme non-dualiste. Dans une contribution particulièrement stimulante, « Philologie de l'épopée orale en Inde – Deux siècles d'« inscriptions » », Claudine Le Blanc questionne les rapports entre traditions orales populaires indiennes et philologie. L'auteure montre comment la reconstruction de l'épopée orale indienne avec les outils de la philologie impose une approche « textualisatrice » qui n'ouvre sur rien d'autre que sur la quête d'un texte qui n'a jamais existé. Le travail d'« entextualisation » des folkloristes du XXI^e siècle offre une autre voie, où la variance, la performance et les transcriptions anciennes de la littérature orale trouvent leur place. Ce serait la voie d'une « philologie comme performance », d'une ré-énonciation, où les interprétations du barde et du scripteur s'entremêlent, pour donner à voir, simultanément, le texte en usage et à l'étude. Un vent nouveau souffle sur la notion même de texte. Les deux derniers articles de cette section portent sur la traduction en persan de textes sanskrits « savants ». « Disentangling the Persian Translations of Sanskrit Works on Yoga » de Carl W. Ernst résume le contenu de quatre textes : la *Kāmarūpancāśikā*, le plus ancien traité persan consacré au yoga et à la divination par le souffle (*svara*), le *Ḥawz Al-Ḥayāt*, la plus ancienne traduction persane d'un texte arabe intitulé *Mir'āt al-ma'ānī fī idrāk al-'ālam al-insānī*, le *'Ayn Al-Ḥayāt*, une version révisée du *Ḥawz Al-Ḥayāt* et le *Baḥr Al-Ḥayāt*, qui se fonde également sur le *Ḥawz Al-Ḥayāt*. L'auteur décrit également le réseau au sein duquel ces derniers prennent place et qu'ils contribuent eux-mêmes à tisser, et mentionne brièvement quelques-uns des « effets » du processus de traduction, comme la comparaison des présupposés métaphysiques et des techniques yogiques et soufies. Fabrizio Speziale examine, dans sa contribution intitulée « *Hilf* or *Doṣa*? The Interpretation of Ayurvedic Theory of *Tridoṣa* in Early-Modern Persian Texts », les méthodes utilisées par les lettrés musulmans et hindous pour rendre accessible la théorie du *tridoṣa* à des lecteurs persanophones, et tout particulièrement les phénomènes liés à ce qu'il appelle « l'entropie intentionnelle du texte », c'est-à-dire la transformation volontaire du sens originel du texte pour en faire un tout cohérent et signifiant aux yeux de ses nouveaux lecteurs. En l'occurrence, les lettrés musulmans et hindous opèrent, au niveau lexical, une déconstruction de la doctrine indienne en éléments qu'ils considèrent comme analogues à des éléments persans, traduisent ces éléments en persan puis reconstruisent la théorie originale à partir des éléments traduits, en jouant sur une extension des concepts et catégories persans. L'auteur précise qu'il ne faut pas y voir une approche théorisée de la traduction : l'adaptation des éléments indiens fit vraisemblablement l'objet d'une constante et dynamique renégociation.

Les enjeux que pose la traduction nous mènent à la quatrième et dernière section de l'ouvrage, « Modèles culturels : écrire, traduire, transposer », qu'ouvre l'article de Jean-Noël Robert, « Deux traducteurs sur la Route de la Soie – Traduction et réécriture du sanscrit en chinois ». L'auteur revient ici sur l'œuvre de traduction des textes bouddhiques indiens en langue chinoise, une entreprise intellectuelle des plus singulières, dont l'ampleur égale la

difficulté, et qui se sera développée sur un demi-millénaire. À partir de deux des plus prestigieux traducteurs du *Sūtra du Lotus*, Dharmarakṣa et Kumārajīva, J.-N. Robert nous donne un aperçu de la façon dont des traditions ont pu se constituer et dont elles ont marqué les doctrines bouddhiques ainsi que la langue chinoise. Matthew T. Kapstein, dans son article « Other People's Philology – Uses of Sanskrit in Tibet and China, 14th-19th Centuries », rappelle que la diffusion, au Tibet, de la langue sanskrite et de diverses traditions savantes élaborées en sanskrit, ne saurait se réduire à un vague effort de traduction, et invite à considérer les choses de manière plus ouverte. On sait, en effet, l'œuvre de traduction de textes sanskrits en tibétain, travail dont l'auteur rappelle l'ampleur mais aussi la finesse et la nuance – même si toutes les traductions ne peuvent s'en prévaloir. On sait moins le rôle qu'ont joué les moines tibétains et mongols dans la Chine impériale, celui – pionnier – des tibétains dans l'impression des textes sanskrits, dans la pratique de la calligraphie d'écritures indiennes variées ainsi que dans la préservation de textes dont il ne reste, aujourd'hui, plus aucune version indienne. Un appendice livrant la liste du contenu des *Volumes des Sciences* publiés par la Zhol Printing House complète l'étude. Dans sa contribution intitulée « The Indian Inculturation of European Textual Criticism », Jürgen Hanneder s'intéresse à un épisode récent de l'étude des textes sanskrits. Si ces derniers montrent assez qu'il a bien existé des « pratiques indiennes » de ce que nous nommons « critique textuelle », ces pratiques – on l'a vu – semblent n'avoir jamais fait l'objet d'une théorisation. L'avènement de l'imprimerie au XIX^e siècle entraîne l'adoption des méthodes européennes d'édition. En 1941, paraît l'*Introduction to Indian Textual Criticism* de Sumitra M. Katre (traduit en sanskrit en 2002) puis, en 1966, l'édition de la *Praudhamanoramā* par Venkatesh L. Joshi, dont la copieuse introduction, rédigée en sanskrit, expose la méthodologie. L'auteur montre comment ces deux travaux ont hérité des problèmes que soulève la critique textuelle européenne. C'est sur la question de la performance – déjà évoquée dans l'article de C. Le Blanc – et de son rapport au texte « original », que s'ouvre la contribution de David Shulman, « A South Indian Canon of Visible Sound ». L'auteur distingue entre deux modes d'existence du texte qui, loin de s'exclure, se nourrissent l'un l'autre : le texte « enregistré » – supposé « complet » et fidèle au geste de « son » « auteur », copié, édité et conservé dans les bibliothèques –, et le texte « reçu », c'est-à-dire le texte réduit à une poignée de vers que les gens connaissent, (ré)citent et interprètent. Ces deux modes sont aussi les deux pôles d'un continuum au sein duquel une autre forme textuelle vient s'inscrire, celle du texte « incarné », autrement dit, celle du texte comme performance (*abhinaya*), que l'auteur s'attache à décrire. Cette dernière partie du volume se termine sur l'article de Benedetta Zaccarello, « Transferts et philologie d'auteur en contexte indien – Remarques sur l'étude génétique des manuscrits d'Aurobindo Ghose ». Spécialiste de l'étude des manuscrits de philosophes européens, l'auteure tente ici un transfert méthodologique, en abordant l'archive du penseur et poète indien Aurobindo Ghose à l'aide des outils de la philologie d'auteur (ou critique génétique). En la confrontant à des manuscrits modernes indiens, B. Zaccarello teste la méthodologie génétique et met au jour les éléments qui, en contexte indien, légitiment son application (telle la figure de l'auteur), ainsi que ceux qui nécessitent une adaptation (telle la genèse du vocabulaire conceptuel).

Le colloque de 2016 réunissait sanskritistes, bouddhologues et iranologues pour mener une réflexion autour de quelques-uns des enjeux que pose la philologie « indienne » : l'application de la méthodologie philologique européenne à une culture et à des traditions littéraires très ramifiées dans le temps et l'espace – partant, confrontées à des langues autres –, la question de l'auteur et de son rôle dans des traditions essentiellement orales, le statut de l'« original » et de la « variante », la reconstitution d'une histoire des pratiques de critique textuelle en Inde même, les enjeux spécifiques à certaines traditions (la « question Vyāsa » dans le domaine de l'épopée, le travail d'exégèse qui se donne à voir dans les textes philosophiques sanskrits ainsi que dans la scolastique bouddhique, entre autres). Le présent volume prolonge

ces réflexions et révèle leurs convergences vers l'« espace du sens », ce maillage dense, complexe, que tissent les multiples dimensions du « sens » d'« un » « texte ».

Si l'approche globale reste classique, plusieurs pistes de réflexion se dégagent qu'il serait intéressant de suivre plus avant. Quatre d'entre elles ont tout particulièrement retenu mon attention. Le rôle du « lecteur », tout d'abord⁴. Aborder la question du sens d'un texte *via* la figure du « lecteur » – en la liant à celle de l'« auteur » – permet de mettre autrement le doigt sur la distinction entre *ce qui est dit* et *ce que cela veut dire*. Car, finalement, « [...] un texte signifie ce que le lecteur pense qu'il signifie »⁵. Les notions de « performance » et de « texte incarné », ensuite, qui invitent à considérer l'objet « texte » d'un œil neuf. La traduction, qui nous offre l'occasion unique de saisir, sur le vif, la fabrique du sens. Plusieurs contributions l'abordent, dans des perspectives différentes. Mon intérêt tout personnel a notamment été aiguisé par la métaphore du vêtement pour désigner le processus de traduction ; l'image est très rapidement mentionnée à la fin de l'article de C. W. Ernst (p. 427-428) et réapparaît, très rapidement aussi, dans celui de F. Speziale (p. 446). N'y aurait-il pas là un écho à la formule sanskrite *naṭanepathya*, le « costume d'acteur », que l'on trouve dans la *Kāvyaṃīmāṃsā* de Rājasekhara⁶ ? La notion d'« horizon de rétrospection »⁷, enfin, que j'emprunte à l'histoire des sciences mais qui me semble pouvoir être le fil rouge qui relie, sinon toutes les contributions, du moins une grande partie d'entre elles. Comme le rappelle Silvia D'Intino (p. 88), la philologie, « c'est une machine à remonter le temps. Mais ce n'est pas un véhicule lancé tout droit, d'une manière infaillible, vers son but : un *kālayantra* auquel manquent des pièces, le plus souvent des pièces essentielles. » La notion d'« horizon de rétrospection » permet d'appréhender et de représenter les différentes temporalités qui se superposent dans les textes – celle de « l'auteur » tout comme celles des multiples « lecteurs », dont les philologues font partie – et qui sont autant de points d'accumulation d'éléments passés et d'éléments projetés. Un auxiliaire précieux pour le *kālayantra*.

Émilie Aussant

⁴ Le rôle du « lecteur » était déjà abordé, en partie, dans l'ouvrage *Écrire et transmettre en Inde Classique* mentionné au début de ce compte rendu.

⁵ Olson, D., 1998, *L'univers de l'écrit*, Paris, Retz (*The World on Paper: The conceptual and cognitive implications of writing and reading*, Cambridge University Press, 1994), p. 169.

⁶ Cf. Aussant, É., 2015, « Le 'costume d'acteur'. Traduction et théories du langage dans l'Inde ancienne », dans *La traduction dans l'histoire des idées linguistiques. Représentations et pratiques*, éd. par É. Aussant, Paris, Éditions Geuthner, p. 75-92.

⁷ La formule est de Sylvain Auroux. Voir notamment « Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques. Les horizons de rétrospection », dans *Geschichte der Sprachtheorie 1: Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik*, 1987, Tübingen, Gunter Narr, p. 20-42 (1^{ère} parution en 1986 dans *Archives et Documents de la SHESL* 7, 1-26).